

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 67

Artikel: Vacationes imminent et studiosi gaudent.
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248821>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

VACATIONES IMMINENT ET STUDIOSI GAUDENT.

Les vacances approchent.

Et les écoliers se réjouissent.

Ma bonne mère se félicitant d'avance de mon succès, s'était dès la veille, approvisionnée de tout ce qu'il fallait pour un banquet copieux en fruits de toutes espèces de la saison, en pâtisseries de toute sorte, et de même en boissons rafraîchissantes pour recevoir les complimenteurs qui, en échange de quelques fadaïses, acceptaient ce qu'ils voulaient : c'était une ancienne coutume en usage dans les bonnes maisons. Heureux temps !

Je dois donner ici les noms de MM. les professeurs de l'Ecole centrale et leurs attributions : 1° M. Delanoue, Jean Jacques (pour la rhétorique) était dans les ordres sacrés mineurs ; sa conservation tenait du prodige.

Dénoncé comme suspect pendant la terreur, et détenu dans les prisons du Luxembourg à Paris, s'attendant à chaque instant à être appelé pour monter sur la fatale charrette qui conduisait journellement de nouvelles victimes à l'échafaud, il se rappela d'avoir eu, parmi ses élèves au collège de LaFèche en Picardie, Robespierre, à qui il fit passer un bout d'écrit : celui-ci était dans un bon moment, car de suite il en recut un passe-port ou sauf-conduit pour la frontière, où étant arrivé, on lui indiqua Porrentruy, pour y vivre tranquillement à l'abri de la méchanceté des hommes. Il était ami de mon père, qui l'avait déterminé à accepter l'emploi qu'on lui avait réservé. Dans cette crise, disait-il, il l'avait échappé belle : la vue d'un gendarme le faisait trembler. Le café à l'eau était sa nourriture principale.

2° M. Gressol, Pierre Ignace de Delémont (pour la grammaire française) d'une profonde érudition, cultivait la poésie et la musique. C'est lui qui était chargé de la conduite des écoliers aux offices toujours avec un recueillement édifiant : il avait été dans les ordres avant la Révolution. Dans les beaux jours il donnait ses leçons en plein vent sous des comparaisons, prises des beautés de la nature. Il m'était fort attaché par mon application.

3° M. Denier, François Xavier, de Saurce en Sundgau, professeur de calcul, d'algèbre, de géométrie et de mathématiques, était un vrai

il me jurait de vivre ; loin de moi, loin de toi, repris par le désespoir immense, il a oublié la promesse : il a maudit la vie... Une occasion de mourir sans se suicider, en tâchant de sauver quelques malheureux, s'est offerte... il n'a pas hésité ; je le comprends, je le sens... « Dieu serait bon de me permettre de mourir et me dévouant », m'a-t-il dit en partant. Ah ! oui, tu es coupable de sa mort ! Si tu l'avais aimé, comme c'était ton devoir, toi, sa femme, il eût défendu sa vie.

Clotilde, écrasée était aux genoux de sa belle-sœur.

— J'aurais pu l'aimer, balbutia-t-elle. Je l'eusse aimé.

— Et c'est maintenant, que tu me dis cela ! lui jeta désespérément Melle Comandre en la repoussant de nouveau.

— Ma sœur, laisse-moi pleurer avec toi... Toi, c'est lui encore... Écoute, je garderai toujours son nom... je serai sa veuve fidèle... je porterai éternellement son deuil... Marthe, nous le pleurerons ensemble... Ah ! si Dieu daignait faire un miracle, comme nous serions heureux !

Vaincue par ce repentir, par cette douleur sincère, Marthe lui tendit les bras.

(La suite prochainement).

trésor pour la ville. Il était prêtre, bon zélé, charitable, jouissant d'une brillante fortune acquise par son beau talent dans les sciences exactes exercées autrefois à l'étranger. Il n'avait pas quitté Porrentruy pendant les troubles révolutionnaires et n'avait pas été inquiété pour ses opinions, vivant dans la plus grande liberté sans s'être jamais mêlé de politique. Une mise fort simple, le chapeau à corne, la queue à ruban, on ne se doutait pas qu'il appartenait au sacerdoce. Les sujets qu'il avait formés pouvaient hardiment se présenter, sûrs d'avance d'être reçus dans les lycées, aux écoles militaires et polytechnique.

Il profita de ces événements pour se livrer à l'art chirurgical. Doué d'une force herculéenne, il aidait à décharger les voitures de soldats blessés qu'on amenait depuis Huningue, Neufbrisach et autres lieux théâtres de la guerre, suivait exactement les cours d'opérations dans l'ancien séminaire devenu hôpital. Dès qu'il voyait un blessé en danger imminent de mort, il se déclarait confidentiellement, et lui administrait le viatique. Il acheta l'hôtel de Landenberg (C) sa pharmacie était abondamment pourvue, et il traitait indistinctement toute maladie.

Son habileté à célébrer la messe était proverbiale à Porrentruy ; lorsqu'on le voyait se diriger vers l'église, il fallait se dépêcher, il ne restait que dix minutes pour la dire. Tous ses moments étaient pris, jusqu'à la science de l'agriculture qu'il pratiquait aussi et donnait des leçons particulières chez lui le soir ; souvent il disait le petit mot pour rire.

La ville lui a fait dresser un mausolée à la chapelle de Lorrètte où il est enterré ; sur le mur est un beau marbre où est écrit en lettres dorées son panégyrique.

4° M. Heimis, Louis de Guebwiller (Alsace) professeur d'allemand, a fait d'assez bons élèves dans cette langue, s'attachant surtout à la bonne prononciation, chose essentielle.

5° M. Kuhn, Jean Joseph de Soultz (Alsace) professeur de musique, était maître de chapelle de la Cour, bon théoricien, habile compositeur ; il a laissé de ses œuvres empreintes du sceau du génie. Membre du conseil municipal, il tenait pension sous la direction de la demoiselle Delrieux sa belle sœur.

6° M. Bandt Joseph de Porrentruy professeur de dessin, donnait de bons principes et avait vu l'Italie, signait ses modèles *Bandt-nelli*, tenait aussi pension. Les frères Lapos-tolet, Noël et Benoît de Belfort, M. Migeon de Grandvillars y étaient.

7° M. Bourard de Lons-le-Saulnier (Jura) professeur d'écriture, avait des moyens, démontrait bien, maladif, d'une santé chétive, est mort jeune.

M. Kuhn Joseph l'avait remplacé avantageusement.

(A suivre.)

Le télégraphe sans fil

Depuis quelque temps, des expériences singulières ont été faites en public à des dates de plus en plus rapprochées. Il y a deux ou trois mois, une communication électrique sans fil fonctionnait entre la tour Eiffel et le quartier du Panthéon à Paris. Le 30 mars, des dépêches étaient transmises par-dessus la Manche, de Douvres à Boulogne ; elles avaient flotté dans l'air, sous forme d'ondes électriques que

des appareils nouveaux recueillaient près du rivage et que des appareils ordinaires transmettaient ensuite à Paris.

On manie avec facilité et avec sûreté ces ondes invisibles dit M. Tavernier dans l'*Univers*. Des instruments ingénieux et simples les saisissent, au vol. En combinant les vibrations courtes et les vibrations longues on forme un ensemble de signaux, tout l'alphabet, tout un langage.

Pour donner aux profanes une idée de la manière dont le phénomène se produit, certains comptes rendus scientifiques ont rappelé un exemple vulgaire : le caillou jeté dans l'eau paisible. Chacun a remarqué le cercle qui se dessine à la surface et qui s'élargit indéfiniment. Sans doute ce n'est qu'une comparaison inexacte, mais elle a son utilité.

Un article fort intéressant, publié dans la *Quinzaine* par un jeune et distingué professeur de Dijon, M. Bernard Brunhes, résumait, l'année dernière, l'histoire de cette invraisemblable et très réelle télégraphie sans fil. Empruntons la science du physicien.

Heinrich Hertz a démontré, il y a une dizaine d'années, la possibilité de lancer dans l'espace des ondes électriques, pareilles aux ondes lumineuses et se propageant comme elles « en ligne droite, à la vitesse de 300.000 kilomètres par seconde ». Nous ne les voyons point parce qu'elles ne dépassent point 30 milliards de vibrations par seconde. Pour que notre œil en fut impressionné, il leur faudrait entre 400 et 600 trillions de vibrations.

Le vulgaire se repréente plus ou moins le million et même le magique milliard, mais à la mode par les Américains ; mais les trillions le démontent et il laisse aux physiciens le soin de se débrouiller dans ces chiffres-là, où il discerne seulement, de même que M. Jourdain, « beaucoup de tintamarre ».

Les physiciens s'y débrouillent comme chez eux.

Donc l'Allemand Hertz a eu la pensée et a trouvé le moyen d'envoyer dans l'espace des ondes qui se succèdent avec une extrême rapidité. Mais comment les attraper au passage, les enregistrer et les traduire, puisque leur combinaison a un sens ? Il fallait une substance capable de ressentir l'influence des ondes électriques et de n'en pas garder l'impression lorsqu'elles ont passé, afin d'être impressionnée de nouveau par celles qui arrivent ensuite.

Le problème a été résolu grâce à une découverte qu'a faite M. Branly, le professeur de l'Institut catholique de Paris. L'éminent physicien a étudié les effets de l'étincelle électrique sur la limaille métallique. Procédant avec ingéniosité et avec méthode, il a constaté que la limaille devient conductrice sous l'influence d'une décharge et cesse de l'être après une secousse, pour le redevenir par une nouvelle décharge et ainsi de suite.

Voilà l'instrument propre à noter les ondes qui se succèdent dans l'atmosphère envoyées de loin. C'est d'une admirable simplicité.

Des constructeurs, un Français, M. Ducretet, un Italien, M. Marconi, se sont vité occupés de mettre le principe en application. On possède maintenant différents appareils pour produire les vibrations destinées à traverser l'espace et pour les recueillir lorsqu'elles atteignent leur destination.

Des expériences nombreuses ont été faites avec succès. L'une d'elles a eu lieu l'année passée sur mer, en face de Dublin. Elle avait été organisée par un journal, le *Daily Express*, qui l'a racontée dans une brochure intitulée : *Wireless telegraphy and journalism*. Installé sur un bateau avec son appareil, M. Marconi envoyait sans fil à un poste de terre des

*) Maison J. B. Carré.